

Réflexions sur l'hydronymie basque

L'onomastique telle qu'on la pratique usuellement se réduit le plus souvent à la spéculation étymologisante et les études d'hydronymie générale sont apparemment assez rares. Il est bien connu qu'à l'instar de l'oronymie, l'hydronymie pose des problèmes particulièrement délicats. Quid de la forme et de la signification originelles du nom du Gers, de la Baise, de la Garonne ou de l'Adour? Ou encore du Saison ou de la Nive?

Or il se trouve que si l'on remonte les vallées béarnaises en direction du Pays basque, contrairement à ce que l'on pourrait s'imaginer a priori, la difficulté décroît sensiblement. Car il n'est pas besoin d'être un basquisant très émérite pour retrouver derrière Uhaitza, Uhertsi, Uhaitz-Handi, etc., les bases sémantiques «rivière», «eau étroite» et «grand torrent». Mais les perspectives changent si l'on tente d'approfondir la question en référence à l'hydronymie générale. C'est ce que nous allons tenter de faire en examinant les problèmes posés par les appellatifs d'abord, les hydronymes à proprement parler ensuite¹.

PREMIERE PARTIE

L'APPELLATIF

L'appellatif se présente usuellement sous deux formes:

- le type apposition: *rue* dans *rue Gambetta*, *roi* dans *roi René*, *rio* dans *rio Aragón*, etc;
- le type épithétique: *fleuve* dans *Fleuve jaune*, *rio* dans *rio Negro*, etc.

¹ Notre enquête a concerné essentiellement le Pays basque français et ceci pour des raisons purement matérielles. Car lorsque nous avons entrepris une enquête analogue sur le versant sud des Pyrénées, les quatre jours que nous pouvions consacrer à ce travail ont été perturbés par des pluies diluviennes. Nos lecteurs voudront bien nous en excuser, d'autant plus que nous avons conscience d'avoir posé le problème plutôt que de l'avoir définitivement résolu.

Bien qu'il puisse se muer secondairement en nom propre, l'appellatif est toujours un nom commun. Il est associé d'une manière ou d'une autre à un nom propre ou à un qualificatif qui exercent la fonction d'éléments discriminateurs. Entre l'appellatif et le discriminateur, peuvent être considérées comme sous-entendus des termes tels que lat. *nomine* ou des expressions du genre «qui s'appelle» ou «qui est».

Sauf erreur, les grammairiens ne se sont guère penchés sur le problème des appellatifs. Nous n'examinerons ici que celui posé par les appellatifs hydronymiques et singulièrement en Europe, bien qu'il dépasse largement les limites du vieux continent: à témoins *um* dans les parages du Natal, *nahr*, *bahr*, *ouâdi*, *oued*, etc., en Afrique septentrionale; *irmak*, *cai*, *gol*, *di*, *darja*, *ho*, *kiang*, en Asie, etc. Restriction qui nous est imposée, entre autres, par la médiocrité de nos connaissances en ce qui concerne les mythes topographiquement correspondants.

* * *

Comme nous l'avons remarqué maintes fois déjà, il convient de ne jamais aborder un problème dont les racines plongent dans la préhistoire autrement qu'à travers la pensée archaïque: agir autrement, c'est assumer le risque de tomber dans le piège de la logique de rétrospection.

Dans une telle perspective, il est notable qu'à l'origine un cours d'eau n'est pas forcément ce qu'il est pour nous, à savoir un simple cours d'eau: il peut être une puissance animée, éventuellement un dieu ou une déesse².

EXCLUSIVITE INITIALE DU SACRE

Les preuves de ce caractère sacré sont assez nombreuses. Citons:

1.° les récits mythiques qui nous ont été légués d'une manière ou d'une autre³;

2.° les tabous historiquement connus. Qui dit sacré, dit peu ou prou tabou, en latin *sacer*. La violation du tabou, c'est la violation du sacré, autrement dit, en maintes circonstances, sa profanation, laquelle est communément sanctionnée par la mort. D'où son extrême importance dans la vie quotidienne.

2 Notons au passage qu'il convient de ne pas situer sur un même plan les dieux ou les déesses et les naïades ou nymphes des eaux: pour celles-ci, le rapprochement semble s'imposer avec les *rusalki* de la tradition russe, jeunes filles accidentellement ou volontairement vouées par noyade au dieu-fleuve ou à la déesse-rivière.

3 Cf DAREMBERG et SAGLIO, *Dict. des antiquités grecques et romaines*, v° *flumina*.

RÉFLEXIONS SUR L'HYDRONYMIE BASQUE

Il y a plusieurs manières de profaner les divinités fluviales et, partant, d'encourir leur colère: construire un pont, naviguer, régulariser les rives, canaliser, élever un moulin et un barrage de moulin, etc. Encore sous le règne de Tibère, le Sénat romain, bien que comportant nombre d'esprits éclairés, refuse de redresser les rives du Tibre, de peur de perturber le culte qui lui est dû. et dans l'une de ses lettres⁴, Pline le jeune se fait l'écho de l'interdiction de naviguer sur les eaux du lac Vadimon: la raison en est claire: *sacer est*, autrement dit: il est tabou;

3.° jusqu'à nos jours le folklore, à défaut de la législation officielle, perpétue ces immémoriales croyances: en Russie, il y a quelques dizaines d'années à peine, les meuniers n'hésitaient pas toujours à jeter à l'eau, dans les parages de leurs moulins, les passants attardés ou égarés. Ce faisant, ils croyaient se concilier les esprits des eaux (*vodianoï*, terme dérivé de *vo-dá* = eau) et les *rusalki*, puissances hostiles aux barrages et aux digues;

4.° incapable d'éliminer le concept de fontaine sacrée, le christianisme occidental s'est résigné à des artifices de langage et de rituel, qui consistent usuellement à placer les fontaines païennes sous le patronage d'un saint et à les bénir périodiquement. Syncrétisme qui n'a toutefois pas affecté les rivières et les fleuves, d'où une évolution sur laquelle nous allons revenir un peu plus loin.

EXPLICITATION DE LA NOTION DE PROFANE

Le démarrage des civilisations matérielles occidentales s'est effectué, *mutatis mutandis*, de la même manière, par une sorte d'artifice, ou plutôt de deux sortes d'artifices: 1.° attribution des inventions aux divinités elles-mêmes (par exemple invention de la navigation); 2.° rites de conjuration (par exemple lors de la construction du célèbre *sublicius pons* à Rome).

Différentes dans leur forme, ces deux techniques poursuivent, consciemment et apparemment, une fin commune: désarmer les dieux tandis que subconsciemment et en réalité elles ont pour objet de délivrer les novateurs, les inventeurs et autres perturbateurs de l'ordre cosmique, de la terreur que leur inspirent les invisibles puissances surnaturelles. Les capacités manuelles et les virtualités intellectuelles de l'homme primitif étaient certainement à peu près les mêmes que les nôtres, mais elles étaient obnubilées par des craintes qui nous paraissent aujourd'hui puéiles, même s'il leur arrive de survivre, par exemple sous la forme de l'apprenti-sorcier. C'est la raison

4 VIII, 20.

pour laquelle les Aryens ont tant tardé à construire des ponts, à telle enseigne qu'il n'existe pas d'appellation du pont en indoeuropéen commun.

Cette formidable révolution qu'a été l'explicitation de la notion de profane au sein d'ethnies dont les mentalités étaient lestées de religiosisme, n'a pas constitué une mutation brusque (encore aujourd'hui plus de la moitié des usagers américains des lignes aériennes se munissent d'un fétiche ou d'un talisman avant de monter en avion). Mais la dichotomie entre sacré et profane est aujourd'hui chose acquise au sein de toutes les civilisations techniquement avancées: c'est ainsi qu'à l'origine tout repas est sacré — tandis que de nos jours le repas profane (aux fins purement alimentaires) est à ce point différencié du repas sacré (sacrifice païen ou chrétien) que la souche commune est pratiquement ignorée de tout le monde⁵.

IMPLICATIONS HYDRONYMIQUES

Une révolution aussi profonde ne pouvait pas ne pas affecter le langage.

Au niveau le plus archaïque (exclusivité du sacré), le cours d'eau porte banalement un nom de divinité, du genre animé (le neutre paraît inattesté). Il est l'objet d'une vénération unanime; le fleuve n'a pas d'existence propre en tant que tel. Il s'ensuit que lorsque la divinité fluviale n'est pas intégralement topique, il est sans importance (bien au contraire) que le même nom, en l'espèce un théonyme, soit appliqué à plusieurs cours d'eau: tel l'Achelôos des anciens Grecs par lequel l'on entendait une bonne demi-douzaine de cours d'eau. A ce niveau, nous sommes encore très loin de la notion contemporaine d'hydronyme, autrement dit de signe discriminatoire à l'intérieur d'un ensemble homogène (en l'espèce ici les rivières et les fleuves). A l'extrême, il n'était même pas indispensable de disposer d'un terme signifiant «cours d'eau» d'une manière générale: sur le plan pratique la notion d'eau-matière (*aqua*) ou objet (*unda*) suffisait amplement à couvrir les besoins. Et lat. *amnīs* est un dérivé ou un composé assez récent pour que les linguistes contemporains aient pu prétendre l'analyser.

Tout change à partir du moment où le monde du profane tend à se séparer du monde du sacré. Alors, bien que cette fin n'ait probablement jamais été poursuivie consciemment, le théonyme devient, en quelque sorte par chance, un point de repère utilisable à des fins positives. Tandis que la notion de rivière, plus ou moins indépendante de celle de divinité, surgit au niveau de la conscience claire. Etiquette superposable à un ensemble qui n'est pas usuellement assujéti au culte d'une seule divinité, l'appellatif

⁵ Il en est de même pour les odeurs, profanes et liturgiques: cf. POLGE, H., *La dialectique des odeurs* dans *Bull.Soc.archéol.Gers*, 1974, p. 285, i.f.

peut très bien être exprimé, soit isolément (type: celt. *renos* ou *rinos*), soit en composition avec le théonyme (type *Devona* à côté de *Deva*).

Lorsqu'il y a composition, et singulièrement lorsqu'il y a mutation de langue, l'appellatif suffixisé perdra, sauf aux yeux des linguistes, toute autonomie. Mais le caractère conservateur bien connu des éléments constituant un mot composé⁶ lui garantira en revanche, pour le bonheur des hydronymistes, une longue survie.

Autre conséquence: une fois vidé de son contenu et privé de son autonomie, l'appellatif pourra en cas de besoin être recréé, comme nous l'allons voir, sous une autre forme, d'où des tautologismes lexicaux que seuls les spécialistes seront à même de discerner.

Un exemple de l'importance de l'explicitation de la notion de profane nous est fourni par l'évolution sémantique de gr. *Achelôos*, qui a désigné successivement 1.° le dieu Achelôos; 2.° un certain nombre de cours d'eau de ce nom; 3.° enfin un cours d'eau quelconque.

La catégorie la plus récente des appellatifs hydronymiques est celle représentée en latin par *fluvius*, *flumen*, *rivus*; en allemand par *Strom* ou *Fluss*; en russe par *reká*, etc. Cette catégorie présente des caractères communs dignes d'être soulignés:

- 1.° elle est parfaitement intelligible aux locuteurs, à qui il arrive parfois même d'en percevoir l'étymologie (ou du moins le sens étymologique);
- 2.° elle est purement profane;
- 3.° elle paraît inattestée en composition;
- 4.° la base sémantique en est «courant, cours d'eau».

Reprenons chacun de ces trois derniers points.

Sauf, bien entendu, le cas des personnifications littéraires (lesquelles ne dupent d'ailleurs personne), aucune divinité à notre connaissance ne porte le nom de *Fluvius*, *Flumen*, *Fluss*, *Reká*, etc.

L'opposition entre sacré et profane se manifeste dans le choix des appellatifs: *pater* ou *fluvius*. Elle est explicitée clairement dans deux vers de Virgile⁷:

*Thybris ea fluvium, quam longa est, nocte tumentem
Lentit et tacita refluens ita subtituit unda...*

⁶ lat. *urbs* conservé dans *Orvieto*, *mus* dans *musaraigne*; germ. *Wer* dans *Werwolf*; fr. *fevre* dans *orfèvre*; gasc. *orb* dans *poutorb* ou *cauat* dans *acauat*, etc. En roumain *sîn(t)*, en anglais *wort*, en suédois *elf*, en norvégien *bom*, en basque *aba*, *il*, *iz*, etc., ne sont plus guère utilisés qu'en composition.

⁷ *Enéide*, VIII, 87-88.

où le dieu Thybris est figuré comme le maître du fleuve dans une relation de dépendance, mais non d'identité.

A noter enfin que des appellatifs tels que *flumen* ou *fluentum*, de genre neutre, ne sont guère faits pour désigner des dieux.

Même à travers des emprunts comme alb. *lumë*, transparent romanisme, il appert que la base sémantique commune à tous ces néo-appellatifs réfère à l'idée de couler, s'écouler, etc. Ainsi se trouve justifié, à supposer qu'il soit encore besoin, le rapprochement de gr. anc. mod. *potamós* avec la racine **pet*, qui répond au concept de course, courir (cf. fr. cours d'eau) et non à la racine **po*, qui répond au concept de boire, boisson. De même le rapprochement entre lat. *rivus* et russ. *reká*, fortuitement proches de béarn. *arric* ou de basq. *erreka*.

RECOURS A L'APPELLATIF EN HYDRONYMIE

Thème complémentaire de l'hydronyme, l'appellatif n'a guère de raison d'être au niveau le plus archaïsant parmi les civilisations pour lesquelles tous les cours d'eau sont assimilés à des divinités. Au sein des autres civilisations, il peut constituer à lui seul une manière d'hydronyme avant la lettre, à base sémantique «eau», «grande eau», etc., aisément mué en hydronyme véritable en cas de changement, diachronique ou synchronique, de langue: ainsi basq. *uhaitxa*, comme basq. *aran*, fait facilement figure de nom propre aux yeux d'un francophone. Comme l'hydronyme *Don* aux yeux d'un Russe, ou *Tsang po* hors du Tibet.

A partir du moment où le profane se détache du sacré, une opposition du type *pater / fluvius* est viable et parfois même indispensable. Psychologiquement, s'il y a en effet un risque à violenter *Thybris pater*, il n'en est plus aucun à violenter *Tiberis fluvius*, en lui faisant actionner, par exemple, un moulin à eau. Ainsi pourrait s'expliquer la fréquence du recours à l'appellatif dans des langues comme le grec classique ou le latin.

Mais à l'époque moderne, le profane a gagné tant de terrain dans le secteur fluvial que les terreurs ancestrales sont abolies et qu'il ne subsiste plus que les terreurs positivement justifiables (par exemple risque de rupture d'un barrage de vallée). Dès lors le recours à l'appellatif ne se manifeste plus que dans deux cas:

— irrationnellement, par pure tradition: ainsi *oued* en arabe ou *rio* en castillan;

— rationnellement lorsqu'il y a nécessité taxinomique pratique: par exemple en français lorsqu'il y a lieu de faire mention d'un cours d'eau peu connu, ou pas connu du tout, des interlocuteurs (pont de la *rivière Kwäi*).

RÉFLEXIONS SUR L'HYDRONYMIE BASQUE

Autrement dit, lorsqu'il y a nécessité discriminatoire absolue, l'appellatif est forcément exprimé, mais l'inverse n'est pas vrai⁸.

Il est un cas pourtant où en français l'appellatif hydronymique n'est jamais évincé: celui afférent à la catégorie [appellatif + épithète]: on dit toujours *Fleuve rouge*, *Fleuve bleu*, etc., et en ce domaine particulier nous n'avons trouvé aucun exemple d'adjectif substantivé et conservé à l'état isolé du type *le Rouge*, *le Jaune*, etc.

LE DESTIN DES APPELLATIFS

Quatre cas au moins sont observables, dont les trois derniers seuls sont vraiment à prendre en considération:

1.° cristallisation en hydronymie, phénomène facilité, sinon provoqué, par le passage d'une langue à l'autre: par exemple *Bidasoa*, hydronyme qui, selon l'abbé Azkue, est à interpréter tout simplement «la rivière». Mais dans ce cas particulier, nous n'avons évidemment pas affaire à de véritables appellatifs;

2.° maintien en composition, sous une forme méconnaissable pour l'homme de la rue: exemples: finale de *Saône* (celt. *Sauconna*, hydronyme dans lequel *-onna* est à interpréter «source») ou syllabe initiale de *Guadiana* (= *oued Ana*);

3.° redoublement tautologique de l'appellatif, le plus ancien étant devenu incompris: exemple: *rio Guadana* (*fluvius Ana* dans l'Antiquité), hybride romano-arabo-latin;

4.° éviction pure et simple: exemple: *la Garonne*.

LA FINALE -OUE

Par définition, l'appellatif est commun à un ensemble, et non pas spécifique comme un nom propre. D'où la facilité relative avec laquelle il est repérable et éventuellement interprétable *a posteriori* par les linguistes. A qui la tâche serait plus aisée encore s'ils disposaient d'un dictionnaire de rimes comportant les hydronymes de structure [déterminant + déterminé] et surtout si des évolutions phonétiques à la fois subséquentes et divergentes n'étaient intervenues comme c'est le cas, par exemple, en germanique.

⁸ A noter que la tendance actuelle du français est déjà amorcée en latin où l'appellatif est parfois omis à côté des noms de cours d'eau bien connus ou dont on vient de parler, ou encore lorsque le contexte (évocation des rives, d'un pont, etc.) est suffisamment explicite par lui-même.

Dans cette langue en effet, du fait de la dialectisation, il n'est plus évident à tout le monde que la finale *-ep(pe)* du bas-allemand et du néerlandais remonte comme la finale *-affe* du haut allemand à un étymon commun **apa*, qu'on retrouve en pays celtiques sous la forme *av-*. Et tout le monde n'identifie pas ces thèmes au travers d'hydronymes apparemment aussi variés que *Wieslauf* (*Wisil-affe*), *Erlaff* (*Aril-affe*), *Aschaff* (*Asc-affe*), *Avon*, etc. Quant à l'étranger visitant la Scandinavie et la Finlande, il n'identifie *-elf* ou *-joki* comme appellatifs qu'au prix d'un gros effort d'attention et de réflexion. Mais s'il y parvient, c'est en quelque sorte grâce à la rime.

En Gascogne, les hydronymes à finale *-oue* sont assez nombreux pour que l'on assume le risque d'y voir le résidu suffixisé d'un appellatif intégré en un composé du type [déterminant + déterminé]. A témoin *Auloue*, *Aussoue*, *Auzoue*, *Marcaoue*, *Guiroue*, *Menoue*, *Gimone* (en gascon *Gimouño*), etc. Chose curieuse la même finale se retrouve dans les hydronymes basques francisés, tels *Arberoue* et *Bidassoue* (= *Bidassoa*).

On est immédiatement tenté de retrouver dans les hydronymes gascons l'appellatif celtique ou celtisé *-onna* ou *-ona* reconstitué par les hydronymistes. A l'appui de cette hypothèse, le nom de l'Auzoue qui pourrait continuer **Alisona*. A l'encontre, la faiblesse de l'implantation celte en Aquitaine.

Quant au rapprochement avec l'aquitain par le truchement du basque, il paraît exclu dans *Bidasoa*, la finale *-a* ne pouvant guère représenter que l'article défini agglutiné et il en est probablement de même pour l'Arberoue (*Erberua* à la fin du Xe siècle). Alors l'identité de finale des hydronymes gascons et basques en *-oue* serait purement fortuite.

Il est vrai que du fait de la forme parfois prise au nord du Lannemezan par les hydronymes en *-oue*, l'on pourrait aussi imaginer que cette finale constitue une fausse correction (cf fr. rég. *hune* < gasc. *fua* < lat. *fuga* ou finale *-onde* dans *Gironde*) sur un thème initial **oa*, précocement corrigé en *-ona*. Ce qui rendrait compte du nom de l'One, au cœur des Pyrénées (c'est-à-dire en un secteur que le celtique n'a guère touché) et peut-être aussi du nom du lac d'Oô. Mais ceci serait en contradiction avec la plus ancienne forme connue: *Saldruna*, nom de la Saudroue dans la charte dite de Nizezius.

Saldruna est peut-être à corriger en *Saldrona*, car *u* tonique serait passé à *ü* en gascon moderne.

LA FINALE -ON (gasc. mod. -oun)

-on est souvent attesté en hydronymie gasconne: *Arçon*, *Auvignon*, *Bergon*, *Cédon*, *Gélon*, *Sarrampion*, *Sousson*, *Esquinson*, *Ciron*, *Saison*, etc.

RÉFLEXIONS SUR L'HYDRONYMIE BASQUE

Grâce à une inscription antique, nous disposons d'une forme très archaïque pour le nom de l'Arçon: *dibus Axoniebus* (sic)⁹. Les hydronymes en *-oue* étant tous du féminin, à l'opposé de ceux en *-oun*, qui sont tous du masculin, l'on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un thème unique, mais la chose ne me paraît pas certaine. Il est certain par contre que cette finale ne se retrouve pas en hydronymie basque, du moins sur le versant français: le Saison, par exemple, perd son nom dès le franchissement de la frontière linguistique romano-basque. Là encore tout rapprochement avec l'euskarien semble donc exclu. Tout se passe comme si nous avions affaire à deux hydronymies radicalement différenciées. Hypothèse que nous allons tenter de vérifier maintenant non plus du point de vue des appellatifs, mais selon les conceptions et les méthodes de l'hydronymie traditionnelle.

DEUXIEME PARTIE

L'HYDRONYME PROPREMENT DIT

Pour l'hydronymiste de tradition, l'hydronymie a connu deux phases, celle de l'indistinction et celle de l'hydronymisation. Une troisième catégorie de phénomènes paraît avoir été moins observée: celle afférente à la notion de néo-hydronyme.

LA PHASE D'INDISTINCTION

L'on peut concevoir, sans prendre de grands risques, qu'il fut un temps où les cours d'eau ne portaient pas de nom propre. A ce stade, tout cours d'eau devait porter un nom à base sémantique «eau, rivière, vallée» ou encore s'inspirer d'un oronyme voisin, en général le nom de la montagne où le cours d'eau intéressé prenait sa source¹⁰. Il en est encore ainsi dans une fraction du domaine gascon où par *aygue* l'on peut entendre une quelconque rivière¹¹.

Comparativement le même phénomène a affecté plus longtemps que les hydronymes, les noms des lacs¹², des mers et, *a fortiori*, des océans. Dans

9 *Bull.Soc.archéol.Gers*, 1934, p. 330.

10 Cf par exemple le *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées* aux rubriques *Aule*, *Hunde*, *Oyarçabal*, etc.

11 Cf PALAY, S., *Dict.béarnais*, v° *adou(r)*, *flube*, etc. Même chose, par exemple en Yougoslavie (*Recca* et *Reccina*), etc.

12 tel est le cas d'Oô dans les Pyrénées ou du Nyassa en Afrique.

la Maremne, lorsque l'on veut parler de l'Atlantique, on dit encore couramment *la ma*. Parce que de formation récente, les noms des océans sont le plus souvent transparents et désignés en référence à des cultismes comportant l'appellatif¹³.

L'on conçoit que dans de telles conditions, plusieurs cours d'eau puissent porter le même nom. Il en est ainsi des *couzes* du Massif central, des *arizes*, des *nestes*, des *gaves*, des *arrecs* et des *arrics* des Pyrénées romanes et des *erreka* (terme équivalent) du Pays basque. Nous proposons d'appeler *groupe hydronymique* un tel ensemble, groupe dont les limites sont probablement coextensives à celle de la langue concernée.

Dans une telle perspective, la polyonymie, phénomène apparemment inverse du précédent, est également possible. Par exemple en Afrique orientale le Kingani porte les noms de Mto, Mbazi ou Rou-Fou selon les aires dialectales traversées, chacun de ces noms n'en signifiant pas moins «cours d'eau»¹⁴.

L'HYDRONYMISATION

Au stade de l'hydronymisation, le nom propre fait son apparition en tant que tel. La mutation du nom commun initial en nom propre étant couramment facilitée, quand elle n'est pas déterminée, par la superposition de langues différentes. Ainsi le Français qui dit *Bidassoa* dit «la rivière» sans le savoir. Et si nous allons nous promener dans les parages de Sainte-Engrace et si nous demandons à un indigène comment s'appelle la rivière qui y prend naissance, il nous répondra *Uhaitza* que nous considérerons d'emblée comme un véritable nom propre: tout simplement parce que nous ne comprenons pas le basque¹⁵.

13 Cf *Mer rouge, Océan pacifique*, etc.

Nombre d'ethnonymes ont connu un processus analogue, *mutatis mutandis*, à celui affectant les hydronymes. Car très souvent à l'origine le nom des ethnies réfère tout simplement à la notion d'hommes: ainsi en Amérique les Lokono ou Lukkunu, les Apiaba, les Yahgan ou Yamana et les Guaymi; en Afrique les Bantous, les Boubi, les Khoïn-khoïn, les Orômo, les Fan; en Asie, les Khami, les Toungouses, les Hunns, les Tchouktches, les Bajou, les Singp'o, etc. Des appellatifs sont également attestés: ainsi orang en Malaisie.

14 d'où la possibilité de reconstituer a *posteriori* des ensembles ethniques disparus ou en voie de régression: par exemple la mention d'un appellatif commun tel que *ouadi* ou *oued*, légèrement altéré dans *Guadalquivir* ou *Guadiana* permet de se faire une idée approximative de ce que fut l'expansion arabe au Moyen âge. De même l'on peut imaginer que les Caraïbes ont occupé peu ou prou tous les territoires où est attesté l'hydronyme spécifique *Caroni*; que tous les *Mississipi*, des Etat-unis et du Canada, ont été plus ou moins concernés par les Algonquins, ou que les cours d'eau appelés *Oumaramba* ou *Kouilou* dans les parages du Congo procèdent de deux ethnies, etcétera.

15 *Uhaitza* = la rivière en basque.

Cette situation peut également déterminer la genèse de nombre de formations tautologiques (cf. supra p. 313), où l'appellatif de la langue seconde joue souvent un rôle important: ainsi *Rubec*, voire *Eau-de-Rubec* en Normandie, *el río Bidasoa* en Espagne, *Latxeko erreka* au Pays basque, etc.¹⁶.

L'état de distinction, qui caractérise les noms propres en opposition à l'état d'indistinction, met en vedette les notions de confluent et d'affluent. Car il est difficile d'imaginer, par exemple, que dans une ville comme Lyon, le Rhône et la Saône aient pu porter indéfiniment le même nom. Même situation, *mutatis mutandis*, dans une agglomération comme Condom (< **Condatomagü*)¹⁷.

A ce niveau, le concept de groupe hydronymique tend à prendre moins d'importance que le concept de *famille d'hydronymes*, laquelle est coextensive non plus à une langue, mais à un bassin fluvial. Deux options sont en effet théoriquement possibles:

a) ou bien les cours d'eau confluant portent des appellations radicalement différentes, ce qui est ordinairement le cas: par exemple le Gers et la Garonne;

b) ou bien les cours d'eau confluant portent des appellations apparentées (il y a alors famille d'hydronymes) soit du type Baïse, Grande Baïse, Petite Baïse et Baïsolle¹⁸; soit du type, plus rare, Midou + Douze = Midouze¹⁹.

A noter qu'un cours d'eau peut être membre à la fois d'un groupe et d'une famille d'hydronymes: ainsi, dans le Sud-ouest, la Baïse qui arrose le Gers et la Baïse qui arrose les Pyrénées-Atlantiques ont toutes deux des affluents constituant une famille hydronymique.

16 Cf DAUZAT, A., *La toponymie française*, Paris, Payot, 1946, p. 140, texte et note 2. Sur l'hydronyme canadien rivière *Nipi* (= littéralement rivière-rivière), v. *Revue internationale d'onomastique*, juillet 1973, p. 238.

17 par affluent nous entendons aujourd'hui le cours d'eau le plus bref ou de moindre volume en amont du confluent. Mais il n'en a pas toujours été ainsi: à témoin le cas de l'Allier et de la haute-Loire; de l'Inn et du haut Danube; de la Warthe et de l'Oder, etc.

18 Cf au Vénézuéla l'Apurico, affluent du río Apure; en Afrique australe, le Senkouyané (litt. Senkou-Petit), affluent du Senkou; en Belgique, la Senette, affluent de la Senne; en France, le Sioulet, affluent de la Sioule; le Juslet, affluent de la Juscle ou le Petit Arcis, affluent de l'Arcis, etc.

19 Cf. Maurice GRAMMONT, *Traité de phonétique*, Paris, Delagrave, 1963, p. 334. L'éminent linguiste rend compte de ce curieux synchronisme par l'haplogie. A en juger par les formes anciennes du nom de la Douze (v. mes mélanges intitulés *Un peu de phonétique gasconne*, Auch, Bouquet, 1966, p. 71), je me suis demandé si cette explication était véritablement la bonne. Mais il y a d'autres exemples: ainsi *Argentore*, rivière formée de l'Argent et de l'Ore, sans parler du nom de la ville de Goudalour, ville de confluent, située au point de rencontre du Gouddilam et du Paranavour (Inde).

Dans une telle perspective, l'on ne comprend pas que la Moselle ne soit pas un affluent de la Meuse. Mais cette exception n'est qu'apparente, puisque les géographes nous enseignent qu'au quaternaire la Moselle était effectivement un affluent de la Meuse et qu'elle n'est devenue un affluent de la Meurthe qu'à la suite d'un phénomène de capture. Les linguistes enseignant à leur tour aux géographes que la capture doit se situer à l'époque préhistorique, donc à une date relativement récente²⁰.

Une fois ouverte la phase d'hydronymisation, la polyonymie peut affecter deux formes: elle peut être phonétique (situation *a*) ou lexicale (situation *b*). Voici des exemples:

— situation *a*: la Gimone s'appelle *Gimoúo* en amont (du fait de l'amuissement, en ces parages, de *n* intervocalique); *Gimouno* en aval et même *Gimouyo* (par comblement de hiatus après chute de *-n*). De même la Baïse s'appelle *Baïdo* dans la région de Trie, *Baïso* plus au nord et, comme l'a démontré A. Dauzat, *Garonne* et *Gironde* procèdent d'un seul et même étymon²¹;

— situation *b*: à la frontière basco-béarnaise, l'*Uhaitz-Handi* devient le Saison (ou Gave de Mauleón). En Espagne, près de sa source, le *rio Arati* s'appelle *Uchurria*²².

En principe la situation *a* résulte du franchissement d'isoglosses (ainsi pour la Gimone qui coule tout entière en pays gascon) tandis que la situation *b* procède du franchissement de véritables frontières linguistiques (ainsi pour l'*Uhaitz-Handi*, alias *Saison*). Mais cette règle, apparemment logique,

20 Qu'il serait intéressant de pouvoir situer, fût-ce de façon approximative. Hélas, aucun des géologues que nous avons consultés ne nous a répondu...

Ceci dit, il convient d'observer que la distinction entre *groupe hydronymique* et *famille d'hydronymes* ne saurait être prise au pied de la lettre, c'est à-dire comme dissociant de manière radicale deux phénomènes totalement distincts: c'est ainsi que des quatre *Aubette* attestées dans le bassin de la Seine, une seule se jette, aujourd'hui du moins, dans l'Aube.

Par contre (cf le cas Meuse / Moselle), la Liève qui se jette aujourd'hui dans l'Escaut, paraît un ancien affluent de la Lys, en flamand *Leie* (cf RECLUS, E., *op. cit.*, tome 4, p. 62).

Quant à la notion de groupe hydronymique, elle peut être masquée par une évolution subséquente: cf en effet, au Pays de Galles les noms de rivières du type *Taf*, *Tawey*, *Towey*, *Taivi* et *Duffy* (*Ibidem*, t. 5, p. 383).

21 DAUZAT, A., *op. cit.*, p. 154 et suiv.

22 Le phénomène est très répandu de par le monde. A témoin, dans l'Antiquité, les deux noms latins du Danube (*Danubius* et *Ister*), qu'on retrouve transposés en grec. Et encore, de nos jours, les appellations diverses des fleuves et rivières *rio Guachipas*, Amazone, *rio Grijalva*, Somoro, Mississipi, (Amérique); oued Guir, Congo, Limporo, Nil, Rôl, Oualaga (Afrique); Méandre, Sir, rivières du Tibet (Asie), etc. Le Dniestr, enregistré sous le nom de *Lousen* ou *Lerene* dans les portulans italiens, est le Borysthènes des anciens grecs, l'Ouzon des Turcs, l'Eski des Tatars, le Tyras des Grecs modernes, etc.

ne cadre pas toujours avec les faits. A témoin esp. *Limia*, *Duero*, *Tajo* = port. *Lima*, *Douro*, *Tejo*; all *Weichsel* (Vistule) = pol. *Wista*; tch. *Labe* = all. *Elbe*; fr. *Meuse* = wall. *Mouse* = flam.-néerl. *Maes* et *Maas*; fr. *Escaut* = flam. *Schelde*; *Yser* = *Ijser*; *Lys* = *Leie*; *Dyle* = *Dijle*; *Sambre* = *Samber*, etc. Cette situation assez étrange pouvant s'expliquer par le fait que l'un des groupes linguistiques, et éventuellement tous les deux, se sont manifestés dans le bassin considéré après la formation des hydronymes, qu'ils ont à la fois adoptés et adaptés à leurs phonétiques propres.

A noter que la tendance moderne, surtout du fait du développement des sciences géographiques et des relations internationales, est à la normalisation: ainsi l'appellation Congo est beaucoup plus usitée que celle de Zaïre²³, sauf en portugais.

LA NEO-HYDRONYMIE

Les cours d'eau sont, à quelques mutations près, topographiquement stables — tandis que les ethnies ne le sont pas. Il en résulte la formation de ce que nous appellerons les néo-hydronymes.

Lorsqu'un conquérant allophone se manifeste, deux options sont possibles: ou bien (situation *c*) les hydronymes antérieurs à la conquête sont conservés au prix de simples adaptations phonétiques, ou bien (situation *d*), l'on a recours à des appellations nouvelles, empruntées à la langue commune du conquérant, d'où parfois une binymie.

— situation *c*: elle est représentée par des hydronymes traditionnels tels que *rio Pilcomayo* < *Piscú-Mayú* (rivière des oiseaux); *Molouya* (*Malvane* dans l'Antiquité); *Abâra* (*Astaboras* dans Ptolémée); *Termeh* (= *Thermodon*); *Mendereh* (= *Méandre*), etc.;

— situation *d*: elle est représentée par des néo-hydronymes tels que *rio Grande*, *rio Negro*, *Great river*, *rio de la Plata* (Amérique); *Orange* (appellation *in honorem* comme *lac Victoria*), *oued-el-Kébir*, *Bahr el Djebel*, *oued el-Mek* (alias *Ouâdi-Melek* (Afrique); *Kizil irmak* (Asie mineure), etc.

A l'encontre des hydronymes traditionnels, dont le sens originel est généralement très obscur, les néo-hydronymes ne présentent en général guère de difficultés d'interprétation.

Au stade de la néo-hydronymie, la polyonymie est diachronique — alors qu'elle est plutôt synchronique au niveau de l'hydronymisation primaire.

²³ Cf *Journal officiel*, 31 janv. 1881, p. 556, col. 2. De nos jours le Danube, quelle que soit la langue considérée, porte pratiquement le même nom tout au long de son vaste cours.

INCIDENCES METHODOLOGIQUES DE LA NOTION DE NEO-HYDRONYME

Un autre fait est frappant: lorsque l'on considère dans leur ensemble les néo-hydronymes l'on ne tarde guère à constater que le nombre des bases sémantiques auxquelles on a eu recours est fort restreint. J'en prendrai à témoin la base «grande eau» ou «grande rivière». Celle-ci est littéralement universelle: à témoin *rio Grande*, *Groote rivier*, *Great river*, *oued el-Kébir*, *Nabr-el-Kébir*, *Maha naddi*, *Myit gyi*, *Yénisséi*, *Kemtchik*, *Amour*, *Zski* (Asie), etc. La même base sémantique se retrouve non moins communément au sein des ethnies qui sont restées proches de l'état d'indistinction: à témoin *Paraná guassu*, *Paragua*, *Orinucu*, *Huallaga*, *Chagres*, *Misi-sepe* ou *Misi-sipi*, *Oyapok* (Amérique); *Yavach*, *Kou-Néné*, *Congo*, *Moanya*, *Kei* (Afrique). Très répandues aussi les bases sémantiques «rivière rouge», «rivière blanche», «rivière noire» et, en Asie, «rivière verte» et «rivière jaune».

D'où l'on peut induire, sans grand risque d'erreur, que nombre d'hydronymes anciens, dont le sens nous est devenu complètement obscur, participent de ces thèmes. La difficulté est évidemment de savoir lesquels: tout au plus peut-on imaginer que les fleuves les plus importants en longueur et en volume ont pu recevoir à l'origine l'appellation d'eau ou de *rivière grande*...

Un autre problème spécifique de la néo-hydronymie est celui qui consiste à savoir à partir de quel point de rupture un néohydronyme a des chances de prendre racine dans un secteur conquis et, éventuellement, d'évincer le matériel hydronymique antérieur. Problème difficile à résoudre de manière absolument certaine. Deux exemples sont peut-être susceptibles de nous éclairer quelque peu à cet égard.

Au Yucatán, le maya n'a jamais été éliminé par le castillan, langue des *conquistadores*. En zone rurale, le maya est encore aujourd'hui d'un usage général et dans les districts intérieurs l'on trouve même des habitants de souche européenne qui ont complètement oublié et désappris l'espagnol.

Inversement à la Jamaïque, la population indigène a été exterminée par les premiers conquérants, issus de la péninsule ibérique. En 1655 les Espagnols eux-mêmes, ainsi que leurs esclaves noirs, ont été à peu près totalement rejetés par les Britanniques. A telle enseigne que ceux-ci ont cru reconnaître dans le nom de la Jamaïque un dérivé de l'anthroponyme James...

Or au Yucatán, l'hydronymie traditionnelle est à peu près intacte, tandis qu'à la Jamaïque les hydronymes, à l'exception peut-être de *Cobre* (dont l'étymon m'est inconnu), sont de facture anglosaxonne: ainsi *Great river*, *Dry river*, *Blak river*, etc. D'où il semble que l'on puisse induire que l'hydro-

RÉFLEXIONS SUR L'HYDRONYMIE BASQUE

nymie indigène a d'autant plus de chances d'être détruite que la population autochtone a été plus rapidement et plus totalement réduite. Certes il existe des secteurs, comme l'Afrique australe, où, en dépit d'abominables génocides, l'hydronymie antérieure à l'arrivée des Blancs n'a pas entièrement disparu, mais les génocides n'y ont pas été à la fois immédiats et exhaustifs²⁴.

HIDRONYMIE GENERALE ET HYDRONYMIE DU SUD-OUEST

Ces règles d'hydronymie générale sont-elles applicables à l'hydronymie du Sud-ouest? La chose paraît peu douteuse.

La phase d'indistinction est encore largement attestée au Pays basque (à moins qu'il ne s'agisse de néo-hydronymes) où les noms des rivières ne présentent pas de grandes difficultés d'interprétation: à témoins *Aran* = vallée; *Uhaitxa* = la rivière; *Uhertsi* = eau étroite; *Uhaitz-Handi* = grand torrent, etc. L'appellatif à base sémantique eau (*ur*, qui devient *ub-* en composition) est souvent exprimé.

Chose remarquable, les appellatifs *neste*, *nive* ou *gave* n'affectent pas le secteur euskarien: bien au contraire, ils disparaissent dès le franchissement de la frontière linguistique. Mais il n'en reste pas moins qu'ils se situent dans les parages du Pays basque et des Pyrénées où l'on a pu parler basque. Comme le sens (eau, rivière) en est clair, l'on peut en induire qu'il y a une relative identité quant au mode de formulation, sinon quant à la forme extérieure, entre les deux systèmes. Car il est notable que partout ailleurs en France l'appellatif a depuis longtemps cessé d'être employé systématiquement²⁵.

A l'instar de la famille hydronymique, le groupe d'hydronymes est bien attesté en nos régions: à témoin (cf supra) les deux Baïse, la gasconne et la béarnaise. Mais le cas de l'Hers et du Gers est moins connu.

Lorsque j'étais jeune chartiste, j'ai appris que le nom actuel du Gers s'expliquait par l'aphérèse de la diphtongue initiale, autrement dit qu'il fallait poser (*Ae*)*gertiu* > *Gers*. Mais les formes médiévales que j'ai collectées

24 Cf RECLUS, E., *op. cit.*, t. 13, p. 478. Les Germains, pour ne citer qu'eux n'ont guère détruit l'hydronymie des pays envahis. A témoin le nom flamand de l'Escaut (lat.*Scaldis*; flam.*Schelde*), de la Tamise (lat.*Tamesis*, angl. *Thames*) au encore du *Derwent*, rivière du comté de *Derby* (<*Der-Gwent* = belle eau).

25 *gave* <*gábaru*, attesté au VIII^e siècle, proparoxyton ainsi que le prouvent les formes médiévales du type *Gáver* (-*r* a dû s'amuir à la fin du Moyen âge). La finale de *nive* (*Niver* au XIII^e siècle) était à l'origine certainement la même que celle de *gabarus* (-*arus* atone). Les deux termes étaient masculins au Moyen âge. *Gave* l'est resté, mais non *nive*, passé au féminin en français et, selon S.Palay, également en béarnais.

depuis ne cadrent pas bien avec une telle explication²⁶, notamment *Ercius* qui est très fréquent. La consonne initiale de *Gers* est donc à expliquer autrement qu'en référence directe à l'étymon. Or nous savons que le gascon ancien répugne banalement à l'élision, devant voyelle, de l'élément vocal final de l'article défini: *Yers*, puis *Gers*, que l'on devrait donc écrire *Jers*, résulte en fait d'un comblement de hiatus²⁷. Cette Hiatusstilgung étant inattestée dans les parages des Hers, le nom de ces différentes rivières peut très bien, par conséquent, procéder d'un même étymon et avoir signifié «eau» ou «rivière» dans une langue préhistorique qui reste à identifier, mais dont nous savons ainsi qu'elle a couvert un secteur allant au moins de l'actuel département du Gers à l'actuel département de l'Ariège²⁸.

Comme les notions d'indistinction, de groupe et de famille hydronymique, la polyonymie est solidement attestée, sous sa forme phonétique comme sous la forme lexicale. A témoin les appellations gasconne et basque de l'Adour (basq. *Aturri*, calque évident du latin). Comme l'a démontré A. Dauzat²⁹, cet hydronyme est immémorial, préceltique et préaquitain. Ici les Vascons ne se sont pas implantés assez solidement pour avoir imposé leur nomenclature. La polyonymie lexicale affecte au contraire la Nive (basq. *Errobi*)³⁰, la Joyeuse (*Aran*), la rivière de Sainte-Engrace (*Uhaitxa*), la Nivelles (*Uhertsi*), le Saison ou Gave de Mauléon (*Uhaitz-Handi*), etc.³¹.

CONCLUSION

Résumons-nous. La finale *-oue* / *-on* (gasc. *-oúo*, *-oún*) ne semble pas se retrouver au Pays basque. En Espagne aussi elle semble extérieure au domaine euskarien (Nervión, Asón, etc.). Le maintien de l'appellatif ne se retrouve, en France, hors du Pays basque, que dans la zone des gaves et

26 *Un peu de philologie gasconne, op. cit.*, p. 61.

27 Gerhard ROHLFS, (*Le gascon*, éd. 1970, § 425) voit là, avec quelques réserves il est vrai (cf note 145), un simple fait de diphtongaison - tandis que RONJAT, J., sans doute avec raison (*Grammaire historique des parlers provençaux modernes*, t 1er, p. 149, note 1), y voyait un fait de phonétique syntactique. Cette dernière explication confirmée par la coextensivité des aires de diphtongaison de *e* initial et de répugnance à l'élision en gascon ancien (cf, à l'Isle-Jourdain, l'évolution *illa insula* > *La Hilho*, ainsi croisé avec *hilho* < *filia*, et non *l'Ilho*).

28 Nous nous sommes posé la question de savoir si le Grand Hers, le Petit Hers et l'Hers mort ne constituaient pas une famille d'hydronymes, autrement dit ne procédaient pas d'une même source et n'auraient pas été dissociés par un phénomène de capture. Hypothèse qu'une vérification faite *in situ*, par un temps détestable il est vrai, ne m'a pas permis d'infirmar ou de confirmer.

29 *op. cit.*, pp. 15 et 164-165.

30 et non *Arróbi* comme l'écrit S. Palay dans son *Dictionnaire béarnais à la rubrique róbi*. Cf le nom de l'*Urrobi* en Navarre espagnole?

31 pour la Bidasoa, v. abbé AZKUE, *Dicc. vasco-español-francés*, v^o *Bidaso* et *Ibaso*.

des nestes, que l'on est ainsi tenté de considérer comme marginale et sémantiquement apparentée (ancien secteur basquisant?). L'actuelle frontière romano-basque constitue une frontière à ce point étanche que l'on ne relève pas, de part et d'autre, d'adaptations phonétique divergentes procédant d'un étymon commun comme c'est le cas, outre les exemples précités, en Italie du nord (l'Adige se dit *Etsch* en allemand, hydronyme qui procède du même étymon, *Atesis*, lui-même certainement prélatin). Enfin, et peut-être surtout, nombre d'hydronymes basques, outre qu'ils sont spécifiquement euskariens (comme le prouve la relative facilité de leur interprétation par le basque) semblent à ranger au nombre des hydronymes restés proche de l'indistinction, donc ici relativement modernes. *Autrement dit, du point de vue hydronymique, le basque fait tache en Extrême occident* où du moins je n'ai rien trouvé de comparable: il faut explorer des secteurs très singularisés par l'histoire, comme la Jamaïque, pour découvrir un phénomène apparentable.

Dans ces conditions je ne vois, jusqu'à plus ample information, qu'une explication plausible à l'extraordinaire originalité du trésor hydronymique des Basques: leurs ancêtres envahisseurs auraient évincé tous les occupants antérieurs (du moins dans le secteur de forte densité euskarienne) — exactement comme les Britanniques en Jamaïque ont éliminé tous les habitants implantés avant eux, créant ainsi les conditions propres à l'élaboration d'une néohydronymie facile à interpréter pour peu qu'on sache quelques mots d'anglais³².

Hypothèse que corrobore, s'il est fondé, l'aphorisme émis par le regretté Albert Dauzat³³: «plus on remonte dans l'Antiquité, plus les peuples envahis devaient résister longtemps à l'assimilation linguistique»³⁴.

H. POLGE

32 L'on pourrait aussi concevoir qu'au moment où les Basques se sont installés, l'hydronymie en Europe occidentale n'était pas encore fixée ou formée. Mais sur le moment de la formation des hydronymes en Extrême-occident, nous ne savons pratiquement rien. Tout au plus peut-on soupçonner que l'hydronymisation a précédé la construction des premiers ponts, à en juger du moins par les NL à base sémantique «gué» et à base sémantique «pont»: ces derniers seuls étant ordinairement du type [hydronyme + pont] ou [pont + hydronyme] selon que le génie de la langue opte pour l'ordre [déterminant + déterminé] ou [déterminé + déterminant].

33 *op. cit.*, p. 141.

34 Comme on l'a vu, nous avons largement fait appel, dans cet article, à la méthode comparative, laquelle a fait l'objet, comme il est normal, de maintes critiques. En l'occurrence, le comparatisme n'est toutefois pas infécond: c'est ainsi que béarn. *Pont-long* (Pyrénées-Atlantiques) s'explique aisément pour peu que l'on sache qu'ailleurs en Europe, dans l'Antiquité, lat. *pons longus* est attesté avec le sens de passage aménagé (en callebotis) à travers un terrain marécageux.

